

La liberté de Frère Rafael

Un avion traverse le ciel clair d'une journée de décembre 1936 au dessus de la Trappe de San Isidro de Dueñas. Depuis la clôture monastique, bordée par la route très fréquentée de Madrid-Santander, d'une part, et la ligne de chemin de fer du Nord, d'autre part, qui fait trembler tous les murs de l'abbaye, frère Rafael Arnáiz Barón, novice oblat de chœur, rédige une méditation pleine d'humour intitulée « Liberté¹ ». Tant de voyageurs, qui vont et viennent à de telles vitesses ! Ils se croient libres. Mais « la véritable liberté est souvent enfermée entre les quatre murs d'un couvent² ». Et Rafael de donner sa définition de la liberté :

[La liberté] est dans le cœur de l'homme qui n'aime que Dieu. Elle est en l'homme dont l'âme n'est attachée ni à l'esprit ni à la matière, mais à Dieu seul³.

Cette manière de relier la liberté au détachement, révèle en Rafael le digne héritier de la mystique espagnole, toute haletante de l'attachement exclusif au *Dieu seul*⁴. Oui, Rafael est espagnol, et j'ai pensé que le thème de la liberté serait une bonne clef d'entrée dans sa spiritualité, bien propre aussi à souligner sa modernité : car s'il doit être « moderne », c'est-à-dire « de notre temps », pour pouvoir nous toucher, quelle preuve plus décisive en donner que la *liberté* par laquelle il n'est pas resté prisonnier des circonstances contingentes dans lesquelles il a vécu ? Cette liberté, nous la verrons à l'œuvre

¹ Les écrits de Frère Rafael sont cités d'après l'édition espagnole des *Obras completas*, éd. Monte Carmelo, Burgos 1993², et identifiés par le numéro de paragraphe et la page de cette édition. Ici, « Liberté », 15 décembre 1936, dans *Mon cahier*, p. 603-607. La plupart des écrits sont traduits en français par Ange Rodriguez, op dans Raphaël ARNÁIZ BARÓN, *Écrits spirituels*, Cerf, Paris 2008.

² *Ibidem*, § 785, p. 603.

³ *Ibidem*, § 786, p. 604.

⁴ On pourrait dire, à la rigueur, que Rafael est le fils spirituel de saint Jean de la Croix, qu'il cite très souvent, et dont il avoue qu'il est « le Saint chez qui je trouve si souvent des pensées qui semblent écrites pour moi » (*ibidem*, § 791, p. 606).

dans trois domaines principaux : par rapport à la vocation trappiste, par rapport à la maladie, par rapport au contexte socio-politique de la guerre civile espagnole.

Chapitre Un : Où un jeune homme du monde fait une visite à la Trappe

Devenir religieux, était-ce une fatalité socio-familiale ? Rappelons que Rafael est né le 9 avril 1911 à Burgos, l'aîné d'une famille de la bonne bourgeoisie asturienne. Milieu cultivé et pieux : son premier frère Luis Fernando, né en 1913, entrera à la Chartreuse de Miraflores, près de Burgos, en 1941, trois ans après la mort de Rafael, et sa sœur Mercedes fera un essai chez les Ursulines en 1941, avant de mourir de la tuberculose en 1946. Seul son frère Leopoldo, né en 1914, se mariera et aura une descendance.

La première visite de Rafael à la Trappe de San Isidro eut lieu à l'instigation de « Oncle Polín », Leopoldo Barón Torres, duc de Maqueda, son oncle maternel, qui, selon le témoignage de sa fille⁵, avait eu le projet d'y entrer. Sa vocation est ensuite couvée par le couple des Maqueda, à la profonde piété. « Tante María », après la mort de Tío Polín en 1952, entra au Carmel de l'Incarnation d'Avila.

Rafael s'apprêtait à entreprendre des études d'architecture quand il séjourna pour la première fois à San Isidro, en septembre 1930. Comme il le raconte à son oncle, il ressentit, dès le soir de son arrivée, une intense émotion en assistant à l'office de Complies :

Surtout, j'ai entendu un *Salve* qui... cher oncle Polín, Dieu seul sait ce que j'ai senti... [...] Ce fut quelque chose de sublime⁶.

Il est déjà question d'une éventuelle entrée. Mais Rafael tempère ces impressions intenses par un solide sens de la *liberté de Dieu* :

Ne va pas croire qu'à les voir et à les admirer, j'aie été pris de jalousie, non, car tu m'as appris une chose très importante [...] On va à Dieu par bien des chemins et de bien des manières. [...] Bref, comme il plaira à Dieu [...] ce que nous devons faire, c'est nous abandonner entre ses mains⁷...

Six ans plus tard, Rafael reviendra sur ses premières impressions. Pour lui, il est clair que c'est sa sensibilité artistique qui a été séduite par la Trappe :

⁵ Cité en note 6 p. 14.

⁶ Lettre du 11 octobre 1930 à Tío Polín, successivement § 18, p. 24 et § 24 p. 30. Les pointillés sont de Rafael. Les passages omis dans les citations seront notés par des [...].

⁷ *Ibidem*, § 19, p. 26 et 27.

Il a passé quelques jours, hôte de ces bons moines, et comme c'était un amoureux de la musique, de la couleur et de tout ce qui peut renfermer quelque chose d'artistique, il a été profondément ému à l'écoute de la Psalmodie au Chœur... [...] Quand ce jeune homme du monde vit ce qu'il vit, son âme éprouva un bouleversement, et peut-être le Seigneur Dieu des trappistes s'est-il servi de l'impression produite sur sa sensibilité pour le faire réfléchir⁸.

Naïveté à faire éclater de rire les anges que ce novice qui prétend être « en paix et heureux, parce que c'était très joli, les coules blanches des moines, mêlées aux notes de l'orgue et aux cloches du monastère⁹... » Avec le recul du temps, il comprend que tout cela n'était qu'un hameçon, et que « le principal dans une Trappe, c'est Dieu¹⁰ ».

Après trois ans de maturation, Rafael adresse une demande d'entrée, le 19 novembre 1933, à Dom Félix Alonso García, abbé de San Isidro, accompagnée d'une lettre de recommandation d'Oncle Polín. Il passe les 24 et 25 novembre au monastère, où sa demande est agréée.

« J'étais trop heureux »

Rafael entre à la Trappe le 15 janvier 1934, et en ressort le 26 mai 1934, presque moribond, frappé par le diabète. Dès le 3 juin, il adresse une lettre à Oncle Polín où il analyse ce qui s'est passé :

Ce qui se passe est très simple, et c'est que, finalement, Dieu m'aime beaucoup... À la Trappe, j'étais heureux, je me considérais comme le plus heureux des mortels, j'avais réussi à me détacher des créatures et je ne cherchais plus que Dieu... Mais il me restait une chose : mon amour de la Trappe, et Jésus, qui est très égoïste et jaloux de l'amour de ses fils, a voulu que je me détache de mon monastère bien-aimé, même temporairement¹¹.

Avec le verbe « se détacher » (*desprenderse*), Rafael interprète d'emblée son cheminement comme une affaire de *liberté*. Pour autant, Rafael ne pense qu'à une seule chose : retourner à la Trappe :

Je suis *trappiste* et je sens, je vois et je parle en tant que *trappiste*¹²...

⁸ *Méditations d'un trappiste*, 19 juillet 1936, § 654, p. 528.

⁹ « Méditation de quelques mots de Kempis », *Mon cahier*, 20 janvier 1937, § 857, p. 644-645.

¹⁰ *Méditations d'un trappiste*, 19 juillet 1936, § 657, p. 529.

¹¹ Lettre du 3 juin 1934 à Tío Polín, § 166, p. 190. Dans la lettre du 11 juin 1934 au Père Maître, P. Marcelo, § 174, p. 200 : « J'étais trop heureux à la Trappe », cf. encore la lettre du 17 juin 1934, § 179, p. 210 et la lettre du 15 août 1934 à Marino del Hierro, p. 836, où Rafael parle de « quatre mois, qui m'ont paru comme l'antichambre du Ciel ».

¹² *Apologie du Trappiste*, 19 septembre 1934, § 231, p. 255.

Même interprétation de sa maladie dans la lettre à Dom Félix du 9 octobre 1935, où il sollicite sa réadmission comme simple oblat :

Quand, il y a deux ans, depuis cette même ville de Avila, j'ai sollicité de votre charité l'admission dans la communauté, mon désir était saint et bon ; je cherchais Dieu [...] je lui ai donné ma personne, mon âme, ma carrière, ma famille... mais il me restait encore quelque chose : les envies et les désirs, l'espoir de devenir trappiste, de prononcer mes vœux et de dire la messe¹³.

Et encore le 23 février 1936, il écrit à Tante María que ce que la maladie a mis en évidence en lui, c'est l'amour propre dissimulé dans la vocation trappiste. Si Dieu l'a mis dans cet état de malade à l'infirmerie, c'est « pour que je déracine mes désirs, même celui d'être trappiste ; pour que je m'abandonne entre ses mains¹⁴ ». Rafael, en quelque sorte, aimait plus sa vocation de trappiste que Dieu. En se détachant de sa vocation de trappiste, il apprend à n'aimer et ne désirer que Dieu seul.

Dieu seul : ces deux mots qui sont comme la signature de Rafael sont évidemment empruntés à Thérèse d'Avila. On les retrouvera tout au long de ses écrits : « Dieu seul..., Dieu seul..., Dieu seul. Voilà mon thème..., voilà mon unique pensée¹⁵. »

Dans le monde

À partir du 26 mai 1934, pour Rafael, le détachement, c'est la faculté de reprendre la vie du monde : se laisser soigner, recommencer à fumer, à dessiner, y paraître si naturel, et l'être vraiment, malgré sa vocation trappiste¹⁶.

Dans une méditation décisive, Rafael commence par considérer

l'incompatibilité de l'amour de Dieu avec l'esprit du monde. Alors, quand j'entends dire que servir Dieu dans le cloître ou dans le monde, c'est la même chose, je ne peux que sourire, car je vois clairement que le monde est un ennemi de Dieu¹⁷.

Oui, Rafael se sent comme un poisson hors de l'eau. Sans cesse, il regrette le silence de la Trappe. Il cite alors longuement le P. Faber¹⁸, sur le mépris du monde, puis se reprend et commente : « [le P. Faber]

¹³ Lettre du 9 octobre 1935, § 310, p. 315.

¹⁴ Lettre du 23 février 1936, § 623, p. 511.

¹⁵ *Dieu et mon âme*, 16 décembre 1937, § 999, p. 726. Cf. entre autres la lettre du 25 septembre 1937 à Tío Polín.

¹⁶ Cf. le commentaire de sa mère, cité n. 245, p. 197.

¹⁷ *Apologie du Trappiste*, 19 septembre 1934, § 234, p. 257.

¹⁸ *Ibidem*, § 237-240, p. 259-260, tiré du P. Faber, *Le Créateur et la créature*.

dit des choses très belles, et pourtant, il arrive un moment où je ne suis plus trop d'accord avec lui » quand il dit que le moine entre au monastère pour fuir ce monde horrible et trompeur. Rafael n'est pas entré au monastère pour fuir le monde, mais pour aimer Dieu. La création est belle et pleine de merveilles.

Ces mois de convalescence, il l'avouera plus tard, ont été marqués non seulement par « un déséquilibre nerveux assez grand¹⁹ », mais aussi par une découverte spirituelle cruciale :

Ce qui plaît à Dieu, ce n'est pas la solitude du corps... c'est ce qui plaît à notre corps... Ce qui nous approche de Jésus, c'est la solitude du cœur détaché du monde, de ses créatures et de notre propre volonté²⁰...

Le meilleur exposé de cette découverte se trouve dans la lettre du 15 décembre 1935 à Tante María, dont j'ai donné une traduction dans le dernier numéro des *Collectanea Cisterciensia* (p. 182-186). D'ailleurs, des vingt-deux longues lettres de direction spirituelle adressées à Oncle Polín et surtout à Tante María entre le 8 novembre 1935 et le 4 janvier 1936, le thème central est : comment aimer Dieu au milieu du monde.

Rafael se rappelle : « quand j'ai dû quitter [ma Trappe], je frétiltais comme un poisson hors de l'eau ». Le premier réflexe du poisson est donc de vouloir replonger dans l'eau : « Tu crois que, pour *se plonger en Dieu*, il faut *oublier* que tu es au milieu des créatures..., et ce n'est pas vrai. » Rafael se décrit lui-même à son retour à la maison, grognon que l'on brise son silence et son recueillement. « Je croyais que je devais faire une Trappe chez moi [...] Comme je me trompais... » Il ne faut pas être dupe : en réalité, « dans le recueillement externe, je me cherchais moi-même²¹ ». Mais désormais, la volonté de Dieu prime même sur son désir de retourner à la Trappe. Ce qui lui permet d'écrire à son père, quelques semaines plus tard, depuis la Trappe : « Je veux être un saint très humain²² » et « l'amour pour Dieu n'exclut pas celui des créatures²³ ».

La perspective de l'oblature est perçue comme une preuve de ce détachement par rapport à la vocation trappiste et à l'idéal de fuite du monde :

¹⁹ Lettre du 21 février 1935 à son P. Maître, § 278, p. 296.

²⁰ Feuille volante, § 304, p. 311.

²¹ Lettre du 15 décembre 1935 à Tante María, § 474-476, p. 424-427.

²² Lettre du 9 février 1936, § 606, p. 500.

²³ *Ibidem*, p. 501.

Je ne mérite pas d'être moine... Dire la Sainte Messe ?... Seigneur, si je dois te voir très bientôt, qu'est-ce que cela peut faire ?... Les vœux ?... Est-ce que je n'aime pas Dieu de toutes mes forces ? Alors à quoi bon des vœux ? Rien de cela ne m'empêche d'être à côté de lui, de lui consacrer mon silence envers les hommes et de l'aimer, silencieusement, humblement, dans la simplicité de l'oblation [...] Sa Révérence va me parler de l'humiliation que cela représente, n'être rien ni personne, mais suis-je donc, moi, quelque chose²⁴ ?

Ce détachement conduit au pur amour, que Rafael exprime en des termes proches de ceux de Bernard de Clairvaux :

J'aime Dieu parce que je l'aime, un point c'est tout. Je l'aime encore très peu, mais mon amour n'est pas mercenaire, je sais qu'il m'aime et cela me suffit²⁵.

Rafael devine que l'oblation et le régime particulier que sa maladie l'obligera à suivre, en lui épargnant les austérités de la Règle, seront des mortifications plus grandes encore. Seul compte le désir de Dieu :

Sa Révérence peut compter sur un Oblat qui ne désire qu'une chose, rendre gloire à Dieu, l'aimer, le servir, d'une âme qui ne veut rien, et qui Lui donne jusqu'au désir d'être profès, puisqu'Il le lui demande, et croyez-moi, sans me faire violence, de plein gré et avec joie²⁶.

Ma vocation se résume à ceci : amour pour Dieu. Avec cela, je t'ai tout dit...

Mon nouveau départ pour la Trappe n'est que cela : amour pour Dieu, je t'assure.

Durant ces deux dernières années, le Seigneur a perfectionné ma vocation sans que je m'en aperçoive jusqu'à maintenant... [...] J'ai eu beaucoup de chance d'avoir dû quitter mon monastère... Maintenant, je sais mieux ce qui fait la valeur d'une vocation cistercienne²⁷...

« Ça m'est égal »

Une expression va souvent revenir à partir de sa deuxième entrée à la Trappe : *Qué más da ?*, « Qu'est-ce que ça peut faire ? » ou « Ça m'est égal ! », qui renvoie à la fois à l'indifférence (au sens ignacien) et au détachement. Par exemple, dans la dernière lettre à María avant cette deuxième entrée, le 5 janvier 1936 :

²⁴ Lettre du 9 octobre 1936 à Dom Félix, § 311 et 312, p. 316-317.

²⁵ *Ibidem*, § 314, p. 319.

²⁶ *Ibidem*, § 318, p. 322.

²⁷ Lettre du 17 décembre 1935 à sa grand-mère, § 491, p. 736.

Que tu souffres ou que tu sois heureuse, qu'est-ce que cela peut faire ?... Dieu seul suffit²⁸.

Rafael rentre donc à San Isidro le 11 janvier 1936, cette fois comme novice oblat logé à l'infirmerie. Le précédent Maître des novices, le père Marcelo, est mort, et le courant ne passe pas avec le nouveau, le père José. Rafael affronte la solitude et l'incompréhension : certains religieux sont scandalisés par ses dérogations à la Règle. Heureusement, il peut s'appuyer sur l'Abbé, et sur son confesseur, le père Teófilo Sandoval Fernández, qui sera le vice-postulateur de sa cause de béatification. À l'humiliation de l'oblature, s'ajoute celle d'avoir à apprendre le latin avec les petits oblats (car l'Abbé compte l'ordonner prêtre).

À l'infirmerie, son alimentation anormale suscite les murmures. Au début, avec l'infirmier, le jeune frère Tescelino, tout se passe très bien, mais à partir de l'automne 1936, le frère, mobilisé par la guerre civile espagnole, quitte le monastère et son successeur sera beaucoup moins compréhensif. Rafael lui-même avoue que l'infirmier ne lui donne pas assez à manger et le fait souffrir²⁹.

Une méditation écrite pendant le troisième séjour à la Trappe, laisse transparaître la solitude dans laquelle Rafael se trouve au monastère, et le détachement auquel il est parvenu :

Dieu est égoïste et ne permet pas que ses amis cherchent d'autre consolation que Lui... Au début, il les trompe avec la consolation des hommes, mais il arrive un instant où les hommes ne donnent plus, et ce qu'ils donnent est trop peu et ne suffit pas à l'âme... Peut-être des larmes, des déceptions et des désillusions... Qu'importe ? Dieu en est l'auteur, il s'agit de persévérer et si l'âme persévère, elle se retrouve seule...

Et quelques lignes plus loin, Rafael conclut « ne plus rien attendre du monde³⁰ ». Il écrit à son père :

Il n'a rien à te dire, ton fils le trappiste, qui, pour sûr, ne prononcera pas ses vœux devant les hommes, mais qui est chaque jour plus trappiste devant Dieu. Qu'est-ce que ça peut faire (*qué más da*³¹) ?

Cette indifférence à être dans le monde plutôt qu'à la Trappe, oblat plutôt que profès, signifie concrètement que Rafael ne désire plus rien, sinon Dieu seul. À Tante María, il écrit, dans une lettre toute consacrée au thème de l'abandon serein entre les mains de Dieu :

²⁸ Lettre du 5 janvier 1936, § 585, p. 484.

²⁹ *Dieu et mon âme*, 28 mars 1938, § 1131, p. 793.

³⁰ « Solitude », *Mon cahier*, 11 décembre 1936, § 765 et 766, p. 592-593.

Je n'ai plus aucun désir [...] Ne pas désirer, ne pas chercher, ne pas demander... seulement aimer Dieu et s'abandonner entre ses mains comme un petit enfant³².

Et à Oncle Polín :

J'ai beaucoup changé de manière de penser et de sentir [...] Aujourd'hui, je ne te dis qu'une seule chose, c'est que je suis heureux, non pas d'être à la Trappe, ni à cause de la paix qu'on respire ici, ni parce que je me trouve dans le silence de la vie monastique. Tout cela, c'est très bien, mais cela ne suffit pas à combler le cœur amoureux de Dieu... [...] Ne viens pas chercher la Trappe, mais le Dieu de la Trappe³³.

Diabétique

Rafael a très vite interprété sa maladie comme une épreuve par laquelle Dieu voulait le purifier et le détacher de tout pour « Dieu seul ». Comment s'est-il comporté face à cette maladie ? Avec ce sourire amusé qu'on lui voit sur toutes les photos :

Quand je suis parti du Monastère, le Révérend Père Abbé m'a dit... : « Tu dois revenir, alors, je t'ordonne d'obéir au médecin comme si c'était le Père Maître³⁴ »...

Rafael sait que le recouvrement de la santé est la condition de son retour à la Trappe. Il va jusqu'à prendre rendez-vous chez le dentiste quelques jours avant ce retour, pour entrer avec une dentition en parfait état ! Mais son raisonnement va plus loin :

Si je n'étais pas malade, je me contenterais de la salade et du verre de vin, je t'assure. Mais voilà, cela ne me fait rien du tout. C'est la volonté de Dieu que je ne puisse plus maintenant, très bien, j'humilierai ce pauvre corps en le traitant bien, et comme il sait bien ce qu'il mérite, il rougira de honte.

Comme tu le vois, on peut faire pénitence aussi bien en mangeant des racines qu'en mangeant du poulet. La question, c'est de le faire avec beaucoup d'amour pour Dieu³⁵.

La maladie devient une chance, « mon trésor dans le monde³⁶ », parce qu'elle lui fait comprendre que le bonheur, ce n'est pas d'être

³¹ Lettre du 9 février 1936 à son père, § 601, p. 498.

³² Lettre du 23 février 1936 à Tante María, § 619 et 622, p. 509 et 511.

³³ Lettre du 17 avril 1936 à Oncle Polín, § 635 et 638, p. 517 et 519.

³⁴ Lettre du 17 juin 1934 à Oncle Polín, § 184, p. 214.

³⁵ Lettre du 4 janvier 1936 à Tante María, § 580, p. 482.

³⁶ Lettre du 17 avril 1936 à Oncle Polín, § 641, p. 520. Même expression dans la lettre du 1^{er} décembre 1937 à frère Tescelino, § 975, p. 712, et dans la lettre du 6 janvier 1938 à sa mère, § 1015, p. 735.

profès trappiste, c'est d'être abandonné entre les mains de Dieu. En l'isolant à l'infirmerie, comme au début de janvier 1937, lors d'une rechute qui le contraindra finalement à quitter de nouveau le monastère, la maladie « me conduit à la solitude [...] me sépare de tout, pour mieux m'unir à Lui³⁷. » Bref, la maladie elle-même sert le grand mouvement de détachement, de plus grande liberté, qui marque la vie de Rafael.

La guerre civile espagnole

Le 18 juillet 1936, le soulèvement du général Franco déclenche la guerre civile espagnole. L'instabilité politique régnait sur le pays depuis plusieurs années déjà. Dans ces circonstances, on n'est pas étonné de voir Rafael adopter les opinions de son milieu socio-familial : en novembre 1933, il se félicite de la victoire électorale des droites³⁸. Il est surtout le témoin et la victime de la révolution des Asturies d'octobre 1934. Le 5 octobre 1934, conjointement à des troubles politiques à Madrid, Barcelone et d'autres villes d'Espagne, est déclenchée à Oviedo et dans toutes les Asturies une insurrection de la classe ouvrière (mineurs) visant à instaurer un régime révolutionnaire. La famille Arnáiz, Rafael compris, est au cœur des troubles : leur appartement est occupé par les « rebelles » pendant la dizaine de jours que dura l'insurrection, finalement écrasée par la Légion Étrangère sur ordre du ministre de la guerre, le Général Francisco Franco.

Dans sa lettre du 22 octobre 1934 racontant les événements, Mercedes Barón, la mère de Rafael, rapporte aussi bien les exactions des « rebelles » (les révolutionnaires communistes) que leur terrible massacre par les troupes « régulières », et attribue à son « ange trappiste » leur salut et celui de leur immeuble. Rafael, parti à Burgos pour se reposer après les événements, envoie une lettre à son père qu'il signe espièglement U.H.P. / R.I.P. c'est-à-dire *Unión de Hermanos Proletarios / Requiescat in pace*. Il a eu l'intention d'écrire lui aussi un récit de ce qu'il appelle les « neuf jours de communisme libertaire³⁹ », mais son projet n'a pas dépassé l'introduction. Là encore, ses opinions politiques sont claires :

Sous le prétexte de renouveau de la société, exaltation de l'ouvrier et suppression du capitalisme, on a commis en Espagne, et principalement dans les Asturies, les plus horribles atrocités.

³⁷ « Le Seigneur me l'a donné... le Seigneur me l'a enlevé », *Mon cahier*, 10 janvier 1937, § 832, p. 632.

³⁸ Lettre du 21 novembre 1933 à sa mère, § 84, p. 96.

³⁹ Document du 25 octobre 1934, § 272, p. 287.

Les écrits où Rafael se permet une prise de parti aussi nette resteront pourtant rares. À son père qui, inquiet de la victoire des gauches aux élections générales de début 1936, a été jusqu'à proposer à la communauté de San Isidro de se réfugier dans la maison des Arnáiz, Rafael, autorisé de répondre malgré le début du carême « étant donné *les circonstances exceptionnelles* que nous traversons tous », se contente de le tranquilliser : « ne t'inquiète pas », les supérieurs veillent sur Rafael. Et puis « *Rien* ne peut nous faire la révolution, à nous les trappistes... Notre trésor, c'est Dieu⁴⁰ ». Même attitude au lendemain du soulèvement de Franco : tout en rêvant vaguement du martyr, Rafael avoue qu'il ne sait pas encore grand-chose sur ce qui se passe en Espagne, et se contente de scander sa méditation par : « Enfin, Dieu seul⁴¹ » et de déplorer avec humour : « C'est triste de ne plus entendre les cloches » (par mesure de sécurité).

Cette attitude de distance pourrait presque être prise pour de l'impartialité. Rafael est « heureux d'être trappiste et de [se] voir un peu éloigné de la lutte » pour ne pas avoir à prendre parti dans cette guerre « entre frères d'une même Patrie⁴² ». Pourtant, dans cette guerre « entre frères d'une même Nation », Rafael identifie clairement les deux camps, celui des « ennemis de Dieu » et celui de « ceux qui militent sous la bannière du Christ ». Il n'y a aucune ambiguïté sur la préférence de Rafael... qui prie pour « la paix entre les frères, le triomphe de ceux qui suivent le Christ, et le pardon pour les ennemis de Dieu⁴³ ». La guerre a été envoyée par Dieu pour purifier l'Espagne de l'impiété (des républicains... on le suppose). Malgré tout, le ton de Rafael reste serein. À comparer avec un passage de la chronique de San Isidro au 1^{er} mai 1936 qui parle beaucoup moins poliment de « la maudite République » et de la « croisade contre le communisme athée international⁴⁴ ». Même quand il écrit à son frère Luis Fernando qui s'est engagé dans les troupes nationalistes, Rafael conserve ce ton serein et retenu⁴⁵.

Le 29 septembre 1936, Rafael doit de nouveau quitter San Isidro parce qu'il est mobilisé et doit se présenter à Burgos, où il est déclaré inapte au service. La mère de Rafael, qui parle, dans son commentaire narratif, de « la résistance des hordes rouges [qui] était forte et cruelle⁴⁶ », suggère que Rafael a été peiné d'être déclaré inapte, ce que confirme l'intéressé :

⁴⁰ Lettre du 18 février 1936 à son père, § 615, p. 506.

⁴¹ *Méditations d'un trappiste*, 19 juillet 1936, § 663, p. 533.

⁴² *Ibidem*, 24 juillet 1936, § 666 et 667, p. 535 et 536.

⁴³ *Ibidem*, 2 août 1936, § 704, p. 558.

⁴⁴ Citée à la n. 699 p. 559.

⁴⁵ Cf. lettre du 13 septembre 1936.

⁴⁶ Citée à la n. 743, p. 580.

La première fois qu'on m'a déclaré inapte, tu le sais bien, j'ai été très peiné de ne pas pouvoir servir Dieu et l'Espagne sur un front⁴⁷...

Durant ce séjour dans le monde, Rafael se laisse aller au patriotisme en célébrant la prise d'Oviedo par les troupes nationalistes : la lettre commence par les mots : « Ave Maria. Vive l'Espagne ! Vive Notre-Dame du Pilier⁴⁸ ! » Et plus loin :

J'ai célébré comme j'ai pu le triomphe de l'Espagne, louant aujourd'hui à la communion l'Unique Chef de tout, le véritable défenseur et libérateur, le Maître du monde, Jésus, dont la miséricorde est infinie⁴⁹...

Ce qui suggère que Dieu est du côté des troupes nationalistes !

De retour à San Isidro le 6 décembre 1936, Rafael reprend sa paisible attitude : prier pour la paix,

bien que, pour ma part, je dise au Seigneur, que, puisque je ne comprends pas ses desseins..., qu'il fasse ce qu'il veut [...] L'Espagne est en guerre. Je demande à Dieu, soit qu'elle finisse, soit qu'elle continue... Le mieux possible, et je crois que le mieux, c'est que sa Volonté soit faite⁵⁰.

Même détachement lorsque Rafael est une deuxième fois déclaré inapte au service en octobre 1937 : cette fois... ça lui est égal⁵¹ ! Son front à lui, c'est la Trappe où il « ne laisse pas pour autant de *combattre* à sa manière pour Dieu et pour l'Espagne⁵² ».

Bref, même si Rafael prend parti, il garde une certaine distance par rapport aux événements dramatiques que vit son pays, et évite de justifier la guerre par la théologie ou, inversement, d'embrigader Dieu dans les conflits humains.

De nouveau dans le monde

Le 7 février 1937, Rafael doit quitter la Trappe à cause de la détérioration de son état de santé. C'est « la troisième fois » qu'il quitte le monastère, mais cette fois, dit-il, « je vois si clairement la main de Dieu, que ça m'est égal⁵³ ». Rafael y voit « l'occasion » de progresser encore dans le détachement.

⁴⁷ Lettre du 1^{er} novembre 1937 au frère Tescelino, § 964, p. 703.

⁴⁸ Lettre du 18 octobre 1936 à sa mère, § 744, p. 581.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ « Guerre dans le monde », *Mon cahier*, 8 janvier 1937, § 829, p. 630.

⁵¹ Cf. lettre du 1^{er} novembre 1937 à frère Tescelino, § 964, p. 703.

⁵² Dédicace au P. Yáñez Neira, § 1100, p. 777.

⁵³ « Fiat », *Mon cahier*, 76 février 1937, § 878, p. 656.

La correspondance de cette période de mars à décembre 1937 avec Oncle Polín, Tante María et frère Tescelino, reprend les grands thèmes de la spiritualité de Rafael, sous une forme décantée : le détachement de soi et du monde, l'indifférence (*Qué más da ?*), « Dieu seul », ne pas chercher à jouer au moine dans le monde, l'amour pour la Vierge Marie, « savoir attendre » (la mort), la folie de la croix... Mais une nouvelle étape a été franchie, que Rafael identifie comme une véritable « transformation » de son âme qui lui a acquis la « sérénité⁵⁴ » : il accepte, plus encore, il aime désormais la réalité telle qu'elle est, en particulier lui-même tel qu'il est, et les autres tels qu'ils sont.

Dernière étape

Les deux lettres de Rafael au frère Tescelino, son infirmier exclaustre par la guerre civile, sont l'occasion d'une confiance fraternelle sans fard. On apprend que le Père Maître lui a conseillé de ne pas revenir tout de suite au monastère. Rafael perd un peu son sang-froid et commente : « *Humainement* parlant, c'est très prudent », mais Rafael pense autrement : Jésus l'appelle et il doit le suivre. Ce regard aimant de Jésus qu'il sent sur lui est plus fort que tout. « Pas question de s'occuper de ce qui pourrait m'arriver à l'avenir. » Rafael sait très bien qu'il risque la mort en rentrant au monastère sans que les soins nécessaires à son diabète lui soient garantis. « Ta vie ici à la Trappe, tu l'*écourtes en connaissance de cause*⁵⁵. »

Il semble oublier qu'il avait promis de veiller sur sa santé pour Dieu ! C'est que le combat intérieur fait rage : en face de cette envie irrépressible de rentrer à San Isidro, il avoue en même temps : « Tu sais bien, toi, où je vais et ce que je vais y trouver⁵⁶. » Rafael ne sait plus trop où il en est. Il se sent terriblement seul :

Est-ce que je me trompe dans tout ce que je t'ai dit ? Je me fie de moins en moins à moi-même, et je n'ai personne pour me donner des conseils⁵⁷.

Rafael écrit donc le 29 novembre 1937 à la Trappe pour demander à revenir :

Le Seigneur m'éprouve beaucoup avec cette maladie que j'ai, qui me fait aller et venir, et cet exercice spirituel qui consiste à ne pas avoir de lieu où m'arrêter, tantôt dans le monde, tantôt au monastère, c'est

⁵⁴ Lettre du 18 mars 1937 à Oncle Polín, § 884, p. 659.

⁵⁵ *Dieu et mon âme*, 27 février 1938, § 1075, p. 764.

⁵⁶ Lettre du 1^{er} novembre 1937 à frère Tescelino, § 966 et 968, p. 704-706.

⁵⁷ *Ibidem*, § 970, p. 707.

quelque chose qu'il faut connaître soi-même pour le comprendre. [...] Béni soit Dieu qui m'envoie cette maladie qui me fait tant la guerre, et qui, à la fois, me sert pour me remettre vraiment entre ses mains, et dépendre totalement de ses mains bénies.

On va dire : pauvre frère Rafael, qui ne peut pas prononcer ses vœux... Mais croyez-moi, ce n'est pas cela... Heureux cet Oblat malade et inutile, qui veut seulement aimer Dieu et avoir un petit coin, quel qu'il soit, dans une Trappe cistercienne⁵⁸.

Mais Rafael a vite fait de retrouver son sang-froid et sa lucidité :

Qui est coupable de ma rechute [qui l'a contraint à quitter le monastère en février 1937], bien sûr que c'était la volonté de Dieu, mais c'était ma faute, à moi et à personne d'autre. Mon amour propre, mon désir de faire ce que je ne peux, *ni ne dois* faire, ne pas m'humilier devant ma maladie, être capricieux et désobéissant, ne pas voir que le Seigneur me veut *dans cet état*.

Maintenant, crois-moi, j'ai bien changé. Mes intentions sont un désir très grand *d'obéir* en tout et de m'humilier devant la Communauté, *en faisant attention* à ma maladie comme si c'était mon trésor le plus précieux, ce qu'elle est en effet, d'une certaine manière⁵⁹.

Je n'aurai plus honte, et si j'ai besoin de manger de la viande en plein milieu du Chapitre, j'en demanderai⁶⁰...

(Une résolution que Rafael ne tiendra pas.)

Rafael rentre finalement à San Isidro le 15 décembre 1937. Il sait désormais ce qui l'attend (« l'absolue solitude qui m'attend sous peu, le manque de consolations humaines et peut-être l'incompréhension⁶¹ »), et ce qu'il attend. En quittant sa famille, il dit à sa mère :

Demande-Lui que je meure bientôt. Tu as toujours voulu mon bonheur, et mon bonheur est en Dieu... Ne me souhaite pas une longue vie à la Trappe..., tu ne peux pas savoir⁶²... !

La tâche de Rafael, c'est désormais de « savoir attendre ». Rafael attend la mort, attend avec impatience le moment de rejoindre le ciel – et demande la patience. C'était déjà le thème de l'image peinte pour Oncle Polín en décembre 1935, intitulée précisément « savoir attendre⁶³ ».

⁵⁸ Lettre du 29 novembre 1937 au P. Francisco, Sous-maître des novices, § 995-996, p. 721-722.

⁵⁹ Lettre du 1^{er} décembre 1937 à frère Tescelino, § 975, p. 712.

⁶⁰ *Ibidem*, § 981, p. 715.

⁶¹ *Ibidem*, § 976, p. 712.

⁶² Cité dans la n. 1024, p. 725.

⁶³ La n. 549, p. 431 contient la liste des lettres où Rafael parle de cette image.

C'est son frère Leopoldo qui l'accompagne en voiture au monastère. Rafael conduit. Il arrête la voiture 500 mètres avant le monastère, allume une dernière cigarette, se met à pleurer, puis montre le monastère à son frère en disant : « Tu vois ? c'est une succursale de l'Enfer. » Et au P. Teófilo, son ancien confesseur, il confie, souriant et joyeux : « Je viens pour ne plus sortir ; je viens pour mourir ici... »

Cette dernière étape de la vie de Rafael est toute entière consignée dans *Dieu et mon âme*. Il ne s'agit plus de jolies méditations, Rafael ne fait plus de style, c'est un véritable journal spirituel (« notes de conscience ») destiné à son ancien confesseur. Dans la première entrée, il dit pourquoi il croit que c'était son devoir de revenir :

ma vocation, qui est seulement d'aimer Dieu, dans le sacrifice et le renoncement, sans autre règle que l'obéissance aveugle à sa Divine Volonté.

Je crois l'accomplir *aujourd'hui*, en obéissant sans vœux et en qualité d'Oblat, aux Supérieurs de l'Abbaye Cistercienne de San Isidro de Dueñas. [...] Je crois réaliser au monastère, davantage ma vocation d'aimer Dieu sur la Croix et dans le sacrifice⁶⁴.

Ici apparaît le thème de la Croix, qui envahit littéralement les notes de Rafael :

Aujourd'hui, à la sainte communion, j'ai demandé au Seigneur un petit morceau de sa Croix⁶⁵...

Il souffre, c'est évident, physiquement et moralement, et il le dit à de nombreuses reprises dans ce journal :

Ils ne *savent pas* ma vocation.

Si le monde savait le martyr continué qu'est ma vie... Si ma famille savait que *mon centre*, ce n'est pas la Trappe, ni le monde, ni aucune créature, mais Dieu, et Dieu crucifié...

*Ma vocation, c'est souffrir*⁶⁶.

Cette souffrance, c'est Job qui en est la figure, depuis la méditation du 10 janvier 1937, en relation avec le détachement : « Le Seigneur me l'a donnée (la santé), le Seigneur me l'a enlevée... Béni soit le nom du Seigneur⁶⁷. »

⁶⁴ *Dieu et mon âme*, 16 décembre 1937, § 998 et 999, p. 724 et 726.

⁶⁵ *Dieu et mon âme*, 28 mars 1938, § 1129, p. 792.

⁶⁶ *Dieu et mon âme*, 7 mars 1938, § 1090-1091, p. 771.

⁶⁷ « Le Seigneur me l'a donné... le Seigneur que l'a enlevé », *Mon cahier*, 10 janvier 1937, § 841, p. 636.

Désormais, Rafael a abandonné tous ses désirs, « même mon désir de mourir⁶⁸ ». Mais son détachement atteint des profondeurs déchirantes : « Aujourd'hui, j'ai offert à Dieu la seule chose qui me restait... la vie⁶⁹. » Déchirantes, parce que ce don de sa vie à Dieu est ambigu. Offrir sa vie à Dieu, c'est aussi souhaiter mourir bientôt :

qu'il s'en occupe lui-même, s'il veut, moi, je ne m'en occupe plus. Si, m'en occuper parce que c'est Lui qui me la prête, mais... rien de plus⁷⁰.

Cette phrase, avec sa figure de correction « si », est typique des brusques revirements de l'enthousiasme à la désolation qui secouent cette dernière période. « Mon âme est un tourbillon⁷¹. »

Et vint l'ultime étape. Rafael avait définitivement renoncé à toute vocation officielle :

Je me suis rendu compte de ma vocation. Je ne suis pas religieux..., je ne suis pas séculier..., je ne suis rien... Béni soit Dieu, je ne suis rien qu'une âme amoureuse du Christ⁷².

Et voilà qu'au début du carême, le Père Abbé lui annonce qu'il lui donnera la coule et le scapulaire noir (jusqu'alors, il portait la chape et le scapulaire blanc des novices, et aurait dû porter la chape spéciale des Oblats). Sur le moment, il est fou de joie, mais très vite, « j'ai vu *clairement qu'en moi*, c'est vanité. » Et puis finalement, ça lui est égal.

Je me moque des habits, des couronnes, et... des barbes de tous les convers du monde. Je serai toujours le même pour toi, n'est-ce pas, Jésus⁷³ ?

Il se fiche d'être seulement Oblat. Tout lui est égal. Il n'attend plus rien des hommes.

Mais ne tarde pas, Seigneur... ! [...] Quelle belle profession je vais faire le jour de ma mort !... Vœux éternels d'amour !... pour toujours..., toujours⁷⁴...

Rafael sent que Dieu agit en lui pour le transformer :

⁶⁸ *Dieu et mon âme*, 26 décembre 1937, § 1005, p. 729.

⁶⁹ *Dieu et mon âme*, 27 février 1938, § 1074, p. 764.

⁷⁰ *Ibidem*, § 1075.

⁷¹ *Ibidem*, 19 mars 1938, § 111, p. 782.

⁷² *Ibidem*, 1^{er} janvier 1938, § 1010, p. 733.

⁷³ *Ibidem*, 8 mars 1938, § 1095 et 1096, p. 773 et 774.

⁷⁴ *Ibidem*, 12 février 1938, § 1044, p. 749.

Autrefois *tout* me portait vers Toi... [...] Comme tu changes mon âme !... Les créatures ne me disent rien... [...] Il n'est plus resté dans le silence du Golgotha, qu'un Dieu cloué sur la Croix⁷⁵.

Cela ne veut pas dire qu'il est devenu misanthrope, bien au contraire. Désormais, à la place des déceptions humaines, Dieu infuse dans son cœur l'amour gratuit pour le prochain, en même temps que le détachement de tout et l'attachement à Dieu seul : « Une des transformations que Jésus a faites dans mon âme, c'est l'indifférence⁷⁶. »

Dans sa dernière méditation, le jour de Pâques, 17 avril 1938, après la réception du scapulaire noir et de la coule, il écrit d'abord : « Je mentirais si je disais qu'aujourd'hui je ne me suis laissé emporter par la vanité. » Mais il conclut par ces mots, les derniers qu'il ait écrits : « Jésus seul comble le cœur et l'âme⁷⁷. »

Le 25 mars 1938, son frère Luis Fernando en permission lui avait rendu visite. Sans se douter de sa mort imminente, Luis Fernando sent néanmoins que Rafael souffre. Le 22 avril, c'est son père qui le voit. Il a l'air en forme... avec sa coule toute neuve. Mais le 23, il s'alite. Sécrétions abondantes d'urine sucrée. Crises de délire. Après un moment de lucidité, Rafael meurt le matin du 26 avril 1938. Il avait 27 ans.

Abbaye de Notre-Dame d'Accey
F – 39350 VITREUX

Xavier MORALES, ocsco

⁷⁵ *Ibidem*, 13 mars 1938, § 1102, p. 778.

⁷⁶ *Ibidem*, 10 avril 1938, § 1155, p. 805.

⁷⁷ *Ibidem*, 17 avril 1938, § 1187 et 1188, p. 821 et 822.